

YOUCEF TOUNSI, AUTEUR DE *LES CENDRES NOIRES*

Le quartier, cette part ancrée dans notre mémoire

Youcef Tounsi, depuis son roman *La falaise des sept lumières*, publié en 2004 aux éditions Casbah, continue une introspection dans la mémoire du pays en esquissant cette fois-ci la géographie physique et psychique d'un quartier raconté comme un personnage humain avec ses déboires et ses espoirs.

Par Nassira Belloula

Parfois, la sortie d'un livre se trouve être un prétexte pour parler du romancier, dans l'absolu les deux vont ensemble, mais souvent l'écrivain s'efface derrière son œuvre et le questionner sur la thématique ouvre une perspective nouvelle quant à la réception d'un roman.

Dans *Les cendres noires*, les interrogations trouvent une certaine réponse. N'est-ce pas ce besoin de dire ces bâtisses vieilles, chargées d'histoire, retenant dans leurs intimités des pans de vies, ayant contenu des souffles, des naissances, des décès, des mariages, des bribes d'existence entre des amours et des déchirures. Les maisons de Ruisseau possèdent une âme et les démolir, c'est éparpiller cette «baraka» des vieux lieux. Ces lieux deviennent ceux de l'écriture, ceux du prétexte de se laisser aller à la nostalgie et se rappeler ce qui marque, ce qui libère, ce qui étreint, ce qui ronge aussi.

Le quartier de Ruisseau change, se métamorphose, les habitants ne le reconnaissent plus. Mahfoud passe ses nuits dans l'abattoir à tuer des bêtes, mais lui aime ses abattoirs et il aspire à ce qu'ils soient préservés, transformés en quelque chose d'utile. Le personnage y pense : «Sauver le patrimoine et réhabiliter au lieu de raser des bâtiments exceptionnels. J'en retiens des passages entiers.» Mahfoud y tient, cette focalisation lui donne des cauchemars et dans son sommeil, il les voit brûler, ce qui le réveille en pleine frayeur. Mais à se demander diable pourquoi les abattoirs ? Ruisseau c'était aussi les vergers, les vignobles, les flancs des collines verdoyantes. Sans doute, une lecture psychologique lierait la finitude à ce récit. Tout se profile comme contradictoire ; entre beauté et cruauté, entre vie et mort.

Mahfoud parle du boucher-abatteur, il est passé au boucher-tueur. Il raconte avec un ton incisif, dès le début du roman nous avons la conviction que le personnage a du caractère sinon comment accepter une telle et quotidienne épreuve même si cette vie l'affecte et lui crée des malaises psychiques au point où il ne supporte plus aucune contrariété ? «Le corps fourbu, le dos cassé, la tête pesante et les bras engourdis, je terminais bientôt ma longue nuit de boucher-tueur aux grands abattoirs. Il n'y a pas si longtemps encore, on parlait de boucher-abatteur pour désigner mon métier.» N'est-ce pas le propos de l'homme la finitude, plus symboliquement, le destin de ce quartier ? Mais ce point focal sur les abattoirs tend aussi vers un sentiment d'appartenance qui motive l'écriture.

Dans cet espace assez singulier, se croisent et se décroisent

des personnages singuliers. Certains le traversent furtivement. Hamadane le jeune apprenti, Rachid l'enfant orphelin aux yeux bleus, et des clients chevallards qui portent sur eux les témoignages d'un quartier, mais aussi d'un métier qui perd sa substance avec ces arrivistes, ces nouveaux barons de la viande qui corrompent tout. Youcef Tounsi connaît le quartier, c'est le sien, il y a implanté ses souvenirs et il est devenu un lieu d'écriture où se raconte ce besoin d'y revenir du moins par le souvenir, le besoin d'en parler, d'exhumer cette part manquante laissée là-bas. Entre lui et son quartier, le temps est passé et dans l'urgence d'une mémoire capricieuse se dresse le portrait d'un quartier comme l'esquisse d'un tableau ; tout y est, les couleurs, les ombres, les lumières, les nuances, les traits fins, les traits courts.

Le chômage, les fléaux sociaux, la décennie noire est convoquée ici, montré du doigt dans ce nouveau souffle qui rampe malsainement sur le quartier et qui réduit les choses et les êtres à des entités sans passé, «reflétant en quelque sorte le déclin de l'autorité publique au profit de démonstrations de force dans les rues, de barricades et pneus brûlés aux carrefours jusqu'aux emportements bruyants, semblables à des mini-émeutes, à la sortie des mosquées».

L'islamisme, les arrivistes et l'oisiveté minent les habitants et transforment le quartier pas que physiquement comme ces rôtisseries aux odeurs alléchantes qui attirent les amateurs de merguez grillées et qui ont disparu, lorsqu'il fallait agrandir les voies sur le boulevard des Fusillés pour le passage du tramway, mais psychiquement aussi. Ruisseau perd son âme, on ne le reconnaît plus. «Tout autour, un vertige comme si un bombardement monstrueux avait soufflé le quartier (mais où était passée la boutique du Mozabite, l'atelier du menuisier, la fenêtre à travers laquelle s'élevait la voix mélodieuse de la vieille juive, et jusqu'à la fontaine du coin de la rue ?»

Mahfoud, malgré son métier, est un personnage attachant, sans doute ce sentiment qu'il traîne en lui, qui le lie à son quartier, le rend vulnérable et touchant. Il est conscient ou plutôt c'est la conscience de son quartier, ainsi le voulait Youcef Tounsi ; par lui passent les sentiments, les émotions, les évocations du quartier, le souvenir de ses voisins, leurs histoires, ce passé riche, cette culture millénaire même qu'on remplace par un charivari de pratiques arrivistes : «Quand je pensais à cette histoire, j'en venais à considérer que chez nous une nouvelle culture s'imposait à nos corps défendants.»



Photos : DR

Il est difficile de résumer le beau roman de Youcef Tounsi en quelques mots, il faut s'y plonger pour humer toutes les substances qui s'y flottent. Le lyrisme du texte entraîne une lecture bienheureuse à remonter l'histoire d'un quartier qu'on découvre entre l'avant et l'après comme des flashbacks. Les fortes descriptions imagent les scènes et tout se met en place : «Sur le haut de la falaise d'où émergeait l'ombre des ailes de la toiture du Palais de la culture planté là-haut au milieu des séquelles de la Pinède.» Le texte se construit comme une série de séquences

et nous découvrons un quartier à travers les blessures infligées par la démolition des vieilles bâtisses, mais notamment par un condensé d'existences entre les relents du passé, mais aussi une intrusion dans la vie et l'intimité de plusieurs personnages où se racontent les harragas, la loi criminalisant leur acte, la perte d'une jeunesse.

En somme, la condition des habitants du Ruisseau, leur lutte quotidienne est celle de tout Algérien ou jeune Algérien qui rame pour s'en sortir. Depuis *La falaise des sept lumières*, la plume incisive et touchante de

Youcef Tounsi gagne en intensité et en éclat.

L'auteur reste fidèle à une thématique, certes centrée sur la mémoire, mais aussi sur la nécessité de témoigner d'un passé riche et d'un présent en souffrance. Il réussit à sublimer la déchéance humaine ou rendre le laid sublime s'inscrivant dans ce courant né dans le sillage de Schiller qui introduit un nouveau regard sur la sensibilité esthétique en transformant les canons de la beauté tragique du texte avec une nouvelle définition du sublime.

N. B.

11^e ÉDITION DES JOURNÉES DE MUSIQUE ANDALOUSE POUR JEUNES POUSSÉS À BLIDA

Les surdoués ont donné le la

C'est dimanche dernier qu'a commencé la 11^e édition de la musique arabo-andalouse pour jeunes pousses qu'organise chaque année la Ligue de wilaya des activités culturelles et scientifiques, sous l'égide de la Direction de la jeunesse et des sports de Blida.

Ainsi, la nouba sera à l'honneur jusqu'à jeudi prochain. Pas moins de 16 associations vont défiler sur la scène du complexe Promosim de Blida pour égayer les mélomanes.

L'ouverture assurée par les trois associations, que sont El Amraouia de Tizi Ouzou, Ahl El Fen d'Alger et Riadh El Andaloussi de Blida, a donné le la à cette manifestation culturelle qui laisse présager un avenir certain pour le patrimoine musical algérien surtout que la relève, douée d'un savoir-faire basé sur une formation solide, tend à perpétuer cet art, et ce, dans les normes qui lui sont édictées par les maîtres.

Alors que l'association El Amraouia, sous la direction du talentueux Dardar Samy, a choisi la nouba Raml Maya avec de jolies pièces musicales à l'image



du msadar *Djesmi fani min haouak* (A cause de ta passion, mon corps a déperî), Ahl El Fen, dirigée par Bourahla Nesrine au piano, a interprété une série d'inquilabate dont *Ya assafi 'âla ma madha* (Mon regret pour notre glorieux passé).

L'association Ryadh El Andaloussi a préféré, quant à elle, jouer un 'aroubi intitulé *Men kane adib yahtal* (Désabusé est celui doué de sagesse).

A noter enfin que les autres associations participantes sont : El Anadil d'Alger, Awtar de Ténès, El Djenadia de Boufarik, Nassim essabah de Cherchell, Nedjm Kortoba de Constantine, El Bachtarzia de Koléa, El Fen Ouel Adeb de Blida, Errachidia de Cherchell, El Motribia de Biskra, Nedjma de Blida, Zyria de Khemis Miliana, Dar El Gharnatia de Koléa et enfin El Widiria de Blida.

M. Belarbi